

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 31

Artikel: La mort a du bon : méditation caniculaire
Autor: H.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203551>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelle est cette île triste et noire ? — C'est Cythère. Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons.

Il était assis dans un fauteuil et récitat, les yeux baissés, articulant distinctement chaque mot d'une voix sèche et claire. Quand il en fut venu à ce vers dans la description qu'il fait du pendu de Cythère :

Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses. Il vit que M. Monselet était mal à l'aise, et il lui demanda d'un air étonné :

— Et qu'eussiez-vous mis à la place ?

— Une rose, répondit M. Monselet.

Et le critique ajouta : « Ce que c'est que le monde ! Au temps jadis on plaisait avec des amours et des baisers. Voyez Dorat. Maintenant on nous charme avec des maladies et des crimes. »

La mort a du bon.

MÉDITATION CANICULAIRE

Je ne sais quelle fâcheuse rencontre m'a mis aujourd'hui en tête des idées fantasques et un brin macabres. Parlons de la mort, voulez-vous. Oh ! ne frissonnez pas, car je m'empresse de laisser de côté la mort des ministères, celle de la Douma et celle des espérances de tel ou tel candidat resté sur le carreau : c'est bien trop triste. Parlons de la mort toute simple, de celle qui nous attend tous, vous, moi et les autres.

Laissez-moi vous dire tout le bien que j'en pense, de la mort, que trop souvent l'on dénigre injustement.

Eh bien ! oui, la mort a du bon ; elle rend souvent des services dont, semble-t-il, on méconnaît trop le prix. Oh ! mais notre ingratitudo ne la lasse point ! Elle poursuit sa tâche sans faiblesse.

D'abord, au moribond qui se tord sur son lit de souffrances, sans espoir de guérison, ne donne-t-elle pas le bon sommeil sans fièvre et sans douleurs, que n'ont pu lui procurer tous les calmants inventés par les disciples d'Hippocrate ? Et le médecin aussi, à bout de ressources et d'arguments devant ce patient obstiné, en dépit ou à cause de ses drogues, à lorgner l'autre monde, n'éprouve-t-il pas un certain soulagement en voyant la mort l'affranchir d'un souci auquel sa science n'avait plus rien à opposer ?

Et l'homme, que poursuit la meute criante des créanciers, trouve dans la mort le meilleur moyen de les distancer. Entre eux et lui, elle creuse un abîme devant lequel s'arrêtent les plus hargneux et les plus intrépides.

Chez les époux qu'une indomptable incompatibilité d'humours conduit, malgré eux, aux aménités de langage et aux arguments frappants, le départ, pour un monde meilleur, de l'un des incompatibles est une solution toute naturelle, plus naturelle cent fois que le divorce, moyen tracassier et coûteux. Et puis, le survivant peut alors porter bien en évidence le deuil de l'« être cher ». Et, pour la femme particulièrement, cette innocente parade de désolation est une invite à de nouvelles épousailles.

Tel grand homme parvenu au faîte des honneurs, au sommet de l'échelle et qui voit, bien malgré lui, son étoile pâlir, dut à une mort opportune de passer à la postérité avec toute sa gloire. Que la terrible visiteuse se fût attardée quelque peu, et elle n'eût plus trouvé qu'un simple « pékin » chez cet immortel dont la vie avait fait tant de bruit !

Le chansonnier n'a-t-il pas dit :

— Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

Donc, vous qui avez l'heure ou le malheur de vous trouver dans un des cas que je cite, ou dans tout autre semblable, ne regardez point la mort de si mauvais œil. Je vous le disais : la mort a du bon.

Pour moi qui, grâces aux dieux, ne suis ni moribond, ni médecin, qui n'ai que quelques créanciers patients, pas d'épouse acariâtre et moins encore de gloire à sauver de l'oubli, mais qui sais compatisser aux misères des autres, je vous le dis en toute franchise, une fois le moment venu de « passer », si cela peut vous être agréable, je vous céderai volontiers mon rang. Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde, même si l'on ne doit pas être payé de retour.

H. B.

La belle nature, fi donc !

Dès nos jours, on se promène beaucoup ; si ce n'est plus à pied, c'est en chemin de fer, en vélo, en auto, voire même en ballon. On ne sait plus rester en place. Nous sommes des gens en l'air. Il n'en fut pas toujours ainsi, en notre pays. Voici, à ce propos, ce que dit M. Eugène Mottaz, dans une peinture du *Pays de Vaud au siècle passé*, publiée, il y a quelques années, par la *Revue du Dimanche* :

On se promenait très peu. Dans la seconde moitié du siècle passé, l'influence des modes anglaises se faisant sentir de plus en plus, tout cela changea un peu et lorsque le célèbre médecin genevois Tronchin l'eut conseillé, on commença à faire des promenades, non pas pour respirer l'air vivifiant, non pas pour admirer les rives de nos lacs, mais parce que cela était de bon ton. Cela s'appelait *Tronchiner*.

« Les dames de St-François sont parties à trois heures après-midi, écrivait en 1757 une demoiselle de Lausanne à Mme Clavel de Brenles* ; elles ont été chercher de l'ombre apparemment dans quelque bosquet, sous quelques arbres touffus, peut-être sous quelque berceau de jasmin et de chèvrefeuille ; que vous vous trompez ! Cela serait beau, vraiment, que des dames de la ville allassent sans façon s'asseoir sur l'herbe, qu'elles écoutassent chanter les oiseaux, qu'elles entendissent murmurer les ruisseaux ; ne voudriez-vous pas qu'elles admirassent la belle nature ? Mettez-vous à la raison, ma chère madame, et comprenez une fois pour toutes que cela n'est pas d'usage et d'ailleurs d'aucune convenance. »

Pour dix. — Dans une fête champêtre, un gamin s'approche de la bascule.

— Combien, m'sieu, pour se peser ?

— Vingt centimes.

— C'est que j'ai que dix.

— Je regrette ; c'est vingt centimes.

Le gamin s'éloigne, tout déconfit. Il revient soudain : « Eh bien, m'sieu, ça fait rien, pesez-moi tout de même ; vous ne m'indiquerez que la moitié de mon poids. »

Accord. — Au restaurant. Un client chauve règle sa consommation.

— Garçon, j'ai une tête de veau.

— Parfaitement, monsieur.

Bah ! — On parlait du talent que possèdent certaines personnes d'imiter à s'y méprendre le cri des animaux.

— Tout cela n'est rien, dit quelqu'un, moi, j'ai un ami, lorsqu'il imite le chant du coq...

— Eh bien ?

— Eh bien ?... Eh bien,... le soleil se lève.

* Mme Clavel de Brenles demeurait alors au petit château d'Ussières près de Corcelles-le-Jorat.

Po fêre déguierpi le rat d'on ottô.

S TASSE sè passâve on décando lo tantoût, lài a dza on par d'azotan ; po vo dere ào justo quand, vo mè trâira on get que porrâ pas lo vo dere, crâio que l'è l'annâie que lo valet à Muliet l'a coumenii. Ora, comptâde.

St décando lo tantoût ein avâi on par que bêvessant ào cabaret de couounâa tsi la vèva à Tiennon. (Lè z'u morta cllia vèva.) A la trâbllia dè coûte la fenitra lài avâi Dzaquie lo cordagni, avoué son fordâi tot eimpâdzenâ, que fiffave on déci de mèlliâ ; vè la porta, lo bossi, que l'ètai vegnâ payî dau reprin, bêvessâi on demi avoué lo bolondzî ; et pu... atteinde-vo vâi que m'ein rappelo !... à la trâbllia vè la trioula, vo sède, cllia segnoule que sè mettant à djvu quand on lau z'accoût dedein onna pîce de dhî centimes, lài avâi monsû Mota, lo protiureu, et Davi à Djabram, que l'avant z'u prâo su oquie à fère einseimblie, câ clli Davi sè fasâi payî tot pè lè lois ; — et pu, à la trâbllia dau fornêt, Muliet, oï Muliet, avoué son gros tsapî panama et sa grocha barba rossetta ; ie bêvessâi on verratson de li. Clli Muliet l'avâi z'ao z'u ètai dein la drudze ma s'etâi laissi rondzî pè lè protiureu et, ora, sè pas pâ se lài restâve onna bouna tsemise, tot cein que l'avâi l'ètai, quemet on dit, « l'allâ, lo venâ et lo pètâ franc », assebin ie valiâi mau à monsû Mota.

— Crâio que le temps va tsandzî, on porrâ avâi la plliodze, so fa dinse Djabram, lo baromètre l'è tot avau ; du l'annâie que mon père è mîr, l'è jamé vu asse bas.

— Oï, l'è tot avau, so repond monsû Mota, i'è mé douleu que mè fant souffri qu'on diâblio vouâ. Lài a dâi momeint que mè cheinto tot râipau.

— No sein à la plliodze, fâ lo bossi ; tsi no lài a lè rat que fant on trafi de la metsance, l'è marqua de pou temps. Cllia vaunèze de rat, on sa pas quemet lè destruire !

— Lo meillâo l'è oncora onna trappa ; on bon lan, on gros caron dessu, on bocon de tracilieta avoué de la tomma et quand lo rat vint... crâ... dit lo cordagni, l'è acrasâ.

— Mè, fâ lo bolondzî, ie mèlliéri on bocon de farna et de tsau, on ein met dein on ècouella iô ie vant. S'en medzant, l'an l'estoma que lau z'ècliétiè quemet onna pronma quand pliâo.

— Sâ-to pas einclioure on tsat dein ton galatâ, que repond lo protiureu, lè rat lài voliant pas restâ.

— Lo meillâo l'è oncora cein : on ein accrouste ion ein via, on lài crâive lo veintro avoué onna trein, ie fâ adan dâi bramâie de la metsance : lè z'autro l'ant pouâre et ie déguierpant, fâ Davi.

— Et tè, Muliet, que dit lo protiureu, te tourde que ton brulot sein àovri lo mor, que faut feire po cllia bîte ?

Et Muliet, que l'avâi zu son tsedau barrâ pè monsû Mota, tré son chètse-moqua, crêtsche on bocon et lài repond :

— Lâi a rein de pllie facilo : lài a qu'à lài einclioure on protiureu. Lè rat, que fant rein que de rondzî, quand verrant on protiureu sè démaufler que lài a binstout pe rein à dépelhi et vant fôtre lo camp de clli l'ottô tant que portant èteindre !

Lo protiureu risâi... dzauno.

MARC A LOUIS.

L'un ou l'autre. — Mais, ma tante, de quoi parlerai-je à cette dame à laquelle tu vas me présenter !

— De sa beauté.

— Et si je ne lui en trouve pas ?

— Alors, parle-lui de la laideur des autres.

Qui s'en sent s'en prend. — Deux soldats, un jour de congé, se sont attardés au cabaret. Ils ne sont pas très « fixes » pour rentrer à la caserne.